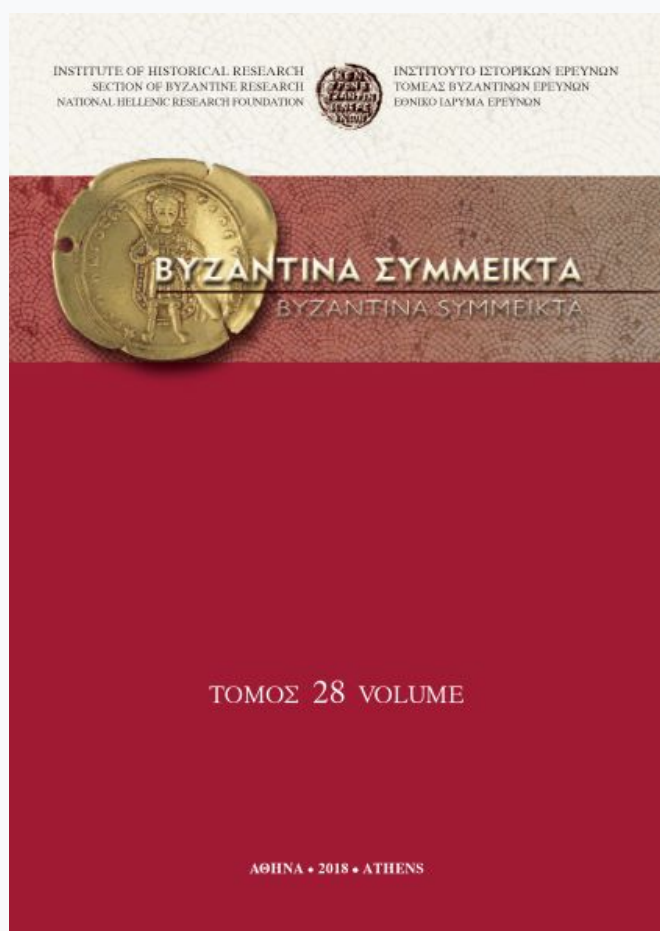


## Byzantina Symmeikta

Vol 28 (2018)

BYZANTINA SYMMEIKTA 28



**Review Article:**Nicolas DROCOURT, *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'empire byzantin des années 640 à 1204*, tome 1 + tome 2 = pp. XLVIII + 781 in 4o , Louvain - Paris - Bristol CT 2015

Τηλέμαχος ΛΟΥΓΓΗΣ

doi: [10.12681/byzsym.15925](https://doi.org/10.12681/byzsym.15925)

Copyright © 2018, Τηλέμαχος ΛΟΥΓΓΗΣ



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### To cite this article:

ΛΟΥΓΓΗΣ Τ. (2018). Review Article:Nicolas DROCOURT, *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'empire byzantin des années 640 à 1204*, tome 1 + tome 2 = pp. XLVIII + 781 in 4o , Louvain - Paris - Bristol CT 2015. *Byzantina Symmeikta*, 28, 331–359. <https://doi.org/10.12681/byzsym.15925>

NICOLAS DROCOURT, *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'empire byzantin des années 640 à 1204*, tome 1 + tome 2 = pp. XLVIII + 781, Louvain – Paris – Bristol CT 2015 (Planches pp. 743-752, Index pp. 753-772, Table des matières pp. 773-781). ISBN: 978-90-429-3292-0

Il s'agit d'un ouvrage vraiment imposant, traitant la période mésobyzantine, dite aussi "classique", et examinant le contexte diplomatique à Constantinople en une Introduction (pp. 1-33) et trois parties principales : I) Hommes et pouvoirs. Origines, fonctions et pouvoirs des ambassadeurs : discours et réalités (pp. 35-331) II) Des voyageurs. Les déplacements des ambassadeurs étrangers vers et dans l'empire byzantin (pp. 333-483) et III) De la première audience officielle aux conséquences des missions diplomatiques. Le séjour des ambassadeurs à Constantinople et ses suites (pp. 485-741) ; suivent planches, index général et table des matières, tandis que la longue bibliographie selon les règles traditionnelles (sources citées d'après la langue et ouvrages modernes) occupe les pp. IX-LXVI au début de l'ouvrage. Chaque partie a deux subdivisions dont la dernière (i.e. les chapitres) est très détaillée.

Le contenu même du sujet (ambassadeurs de plusieurs expéditeurs et par plusieurs directions) prédispose à une recherche sur plusieurs secteurs, ce dont témoigne le grand nombre des sources scrutées par l'auteur. En deuxième lieu et par les exemples cités, l'introduction fait état des nombreux aspects des sujets que l'auteur aura à traiter dans les chapitres suivants. Très suggestif à cet égard est le chapitre *Ambassades étrangères et diplomatie byzantine : entre idéologie politique, guerre et paix* (p. 5-12) où toutefois l'accent est mis sur l'idéologie –ce qu'il fallait faire, à mon avis– et moins sur la notion de la paix. Par ailleurs, c'est une triste vérité de constater que dans plusieurs cas les sources non-byzantines nous informent mieux que les sources de Constantinople qui abusent souvent de « petites histoires » qui masquent ou même couvrent et empêchent la vérité de paraître aux yeux du chercheur (p. 12-18). Suivent des petits chapitres sur les termes employés par les

sources pour désigner les ambassadeurs (p. 18-24), l'aspect scientifique moderne (l'auteur opte pour des vues relativement larges) sur les témoignages d'ambassades envoyées à Byzance que nous donnent les sources médiévales (p. 24-26) et, *last but not least*, la notion de l'étranger (avec bibliographie récente, p. 27-28, cf. la très instructive note 124) et l'introduction s'achève par l'annonce de la problématique et du plan qui –tous les deux, dirais-je– relèvent de l'affluence des chercheurs sur cette période cruciale qui nous a laissé un contexte socio-politique et culturel si riche et surtout variable (il n'est plus question d'« immobilité » byzantine) (p. 29-33). A noter dès le début, que les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles servent quelque peu comme préambule, vu que l'ouvrage traite « par excellence » la période méso-byzantine, alias l'époque de la grande floraison de la civilisation byzantine (IX<sup>e</sup>-fin du XII<sup>e</sup> siècle).

*Rhétorique des ambassades* posant la question de la politique et de la propagande. Avec l'auteur se demandant qui était chaque fois en position de force (dépendance, p. 47), le contexte de ce chapitre (p. 37-69) est corroboré par les images/enluminures des textes, surtout de celles de Skylitzès de Madrid qui soulignent, la plupart des fois dirait-on, l'infériorité politique des souverains étrangers, aussi bien que par les dons et les chevaux avec une relativement petite partie réservée aux fonctions diplomatiques, ce qui sera effectué entre autres plus bas (p. 69-91). Notons, pour le moment, la remarque de l'auteur qu'il est certain que le champ d'analyse des représentations d'ambassades étrangères à Byzance est large (p. 68). Faisant usage d'une énorme bibliographie, il souligne l'importance cruciale des ambassades reçues à Constantinople et parfois (p. 86-91) on a l'impression que leur description l'emporte sur l'analyse. Pourtant ceci ne veut absolument pas dire que les ambassades non mentionnées (qui ont dû sûrement avoir eu lieu) ont été insignifiantes ou presque.

Toujours dans la première partie, bien intéressant est le ch. 3 (p. 91-137), où sont traitées les fonctions de l'ambassadeur « au moment de son ambassade », hommes d'Église, (évêques, moines, légats pontificaux), fonctionnaires administratifs et militaires (comtes et ducs, chanceliers cadis et consuls, hommes de guerre). Tous (ceci est affirmé dès le début) appartiennent à une élite politique. L'attention est aussi portée sur des consuls des cités maritimes italiennes Pise et Gênes en 1162 (p. 130), l'émir d'Amida en 946 (p. 131) et autres exemples de la même sorte qui élargissent considérablement le cadre de l'enquête. Un peu plus compliquée est l'unité suivante (pp. 139-254) sur le choix d'un ambassadeur destiné à Constantinople. Il y a évidemment des différences en ce qui concerne ses origines (politiques, sociales,

intellectuelles et géographiques) et l'accent est mis sur a) le rôle du souverain et de son entourage b) sur la spécialisation de l'ambassadeur (dans les deux cas règne un silence relatif des sources) et l'auteur se demande si la participation d'un ambassadeur à plusieurs ambassades –ce qui est plutôt rare– pourrait témoigner une spécialisation. Pourtant, même Liutprand de Crémone qui –dit on– mourut pendant une troisième mission à Byzance ne saurait être considéré comme ambassadeur de profession. Plus d'une fois le nom de l'ambassadeur étant le seul indice d'une ambassade, on est amené à conclure qu'il en était le chef. Comme il est dit, le premier rôle revenait à la proximité politique ou la familiarité avec le souverain. Un tel exemple nous est fourni par un *homo fidelis et familiaris* du Carolingien Louis II d'Italie (855-875) que fut un certain Anprand<sup>1</sup>, oublié par presque tout le monde (l'auteur le connaît bien à la p. 293<sup>2</sup>), si je ne m'abuse et il va de soi que les envoyés pontificaux, par exemple, devaient jouir d'une confiance absolue. Il en est de même en ce qui concerne les *mawali* et les eunuques de l'époque abbasside (p. 149 et ss.). Quant aux origines géographiques des ambassadeurs, l'auteur adopte l'ordre de classification suivant: Occident, Orient, Nord.

Tout en faisant grand usage des sources de toute sorte<sup>3</sup>, le livre en question pose plutôt les problèmes qu'il ne propose des solutions prêtes; en effet, il n'est nullement certain que de telles solutions existent. Un ouvrage descriptif, certes, mais c'est justement par les ouvrages de la sorte que débute toute recherche qui se veut approfondie. Bref, le livre en question reflète l'impression que nous laissent les textes et quelquefois le menu détail l'emporte sur la cohésion, ce qui est inévitable dans les entreprises de cette étendue. L'auteur analyse même ce qui nous paraissait comme un lieu commun ou une *conditio sine qua non*, p. ex. lien de confiance entre l'ambassadeur et son souverain<sup>4</sup> ou encore connaissance du grec par l'administration

---

1. MGH, *Epp.* VII, 394 (*Epistula Ludovici imperatoris ad Basilium*, ed. W. HENZE). Cf. auteur, 293, 463 (Auprand, d'après l'ancienne édition de la *Chronique de Salerne* citée par l'auteur).

2. D'après l'édition de U. WESTERBERGH, Stockholm 1956. Cf. D. NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost-und Westkaisern 756-1002*, Berne 1999, 124.

3. En dépit de quelques additions éventuelles (comme. p. ex. J. MALINGOUDI, *Die russisch-byzantinischen Verträge des 10. Jahrhunderts aus diplomatischer Sicht*, Thessalonique 1994), on aurait eu beaucoup de mal au cas où l'on voudrait chercher une bibliographie en langues occidentales plus complète (et compétente en grande majorité, bien entendu) que celle citée par l'auteur.

4. Il faudrait d'ailleurs noter que πιστός veut dire *fidèle* et, par extension, *homme de confiance* (en grec ἐμπιστος). De même, πιστός καὶ χρήσιμος = *fidèle et utile*.

arabe de Damas (661-750) et de Bagdad (750 - ?)<sup>5</sup>. La connaissance de l'arabe par l'empereur iconoclaste Léon III (717-741) pourrait être soutenue par l'épithète-injure *σαρακηνόφρων* (=sarassin de mentalité) que lui adresse la *Chronographie* de Théophane le Confesseur<sup>6</sup>. En ce qui concerne les connaissances des émissaires diplomatiques arabes, c'est une autre affaire. De toute façon, on devrait plutôt féliciter l'auteur pour insister sur le menu détail, car parfois ceci le mène à des affirmations peut-être très valables, comme p. ex. celle de la p. 169, où il est dit que aux Xe-XIIe siècles, c'est-à-dire juste après la fin des siècles dits « obscurs », la connaissance du grec des ambassadeurs occidentaux semble progresser. Si cette constatation de l'auteur est vérifiée, elle peut engendrer des recherches très promettantes. Quant à l'Occident en général, et vu que le livre traite la période à partir de 640, il faut tenir compte du fait que c'est justement à partir du VIIe siècle que le latin s'affaiblit de plus en plus dans l'empire byzantin pour disparaître ou presque, peu après. Il faudrait par conséquent conclure que jusqu'au début du VIIe siècle (ou jusqu' en 640 si l'on veut ainsi) les ambassadeurs occidentaux, fussent-ils francs ou pontificaux, n'avaient aucun besoin de connaître le grec et que les efforts à cet effet, s'il y en a eu, doivent avoir commencé à partir environ de la date où débute le livre sous examen. Pour ce qui est des traités russo-byzantins du Xe siècle, Jana Malingoudi est de l'avis que les Russes ne disposaient point de chancellerie à cette époque et que les documents conservés dans le *Povest' vremennykh let* sont des traductions mot-à-mot des formules diplomatiques grecques<sup>7</sup>. Parlant des Bulgares (p. 96 et 171-172) très utile est la thèse de P. Angelov, surtout sur le IXe siècle<sup>8</sup>. Il faudrait aussi remarquer que tout ce qui concerne l'éloquence des ambassadeurs en général (pp. 184-187) débute au Xe siècle à quelques exceptions près (p. ex. Jean le Grammairien à Bagdad au début du règne de Théophile [829-842]). Et aux morts des ambassadeurs pendant leurs voyages on pourrait ajouter celle de Liutprand en personne (à l'exemple de son père) pendant un troisième voyage à Constantinople sous le règne de Jean Ier Tzimiskès (969-976) qui a renversé la politique réfractaire et expansionniste vis-à-vis de l'Occident de Nicéphore II Phocas (963-969). Liutprand cherchait apparemment à revenir aux relations sous Constantin VII. La mort du

5. Cf. à cet égard J. SIGNES-CODOÑER, *The Emperor Theophilos and the East (829-842)*, Ashgate 2014, Section VII, 423-448.

6. Théophane, ed. C. DE BOOR, *Theophanis Chronographia*, Leipzig 1883, 405, 14.

7. MALINGOUDI, *Russisch-byzantinische Verträge*, 90.

8. P. ANGELOV, *Bolgarskata srednovekovna diplomatsija*, Sofia 1988, 51-79.

savant évêque et ambassadeur en 972, lors d'un troisième voyage à Byzance sous Jean Ier Tzimiskès nous est communiqué par un texte très peu connu, la *Translatio Sancti Hymerii*, mentionné déjà par M. Manitius au début du XXe siècle et par l'éditeur des œuvres de Liutprand J. Becker en 1915 (la source en question se trouve à la bibliographie de notre auteur p. XVI – cf. aussi p. 191)<sup>9</sup>.

En revenant aux échanges diplomatiques entre les Carolingiens et Byzance on pourrait soutenir que, lorsque les émissaires sont au nombre de trois, comme à la p. 192-193, ceci voudrait plus ou moins expressément signaler qu'il s'agissait de traiter des questions politiques et religieux à la fois, tandis que lorsqu'une ambassade était composée par deux personnes, un comte (ou patrice / protospathaire du côté byzantin) et un évêque (à l'instar des *missi dominici* de Charlemagne)<sup>10</sup>, ceci ne voulait que souligner l'importance et le caractère officiel de la mission. L'auteur montre également une perspicacité spéciale en ce qui concerne le rôle du patriarche de Grado à maintes reprises (p. 195-196) et met également l'accent sur les envois dits « frontaliers », aussi bien que sur les marchands en tant qu'en remplissant des missions diplomatiques (pp. 197-203). Je dirais dans ce cas, que l'envoi de marchands en mission aurait été du plutôt à des besoins du moment ou à des occasions non prévues. Le cas des russes est bien différent, car il s'agit d'une peuplade (*ἔθνος* d'après Constantin Porphyrogénète, *DAI*, ch. 13) qui est entré en relations avec Byzance en vertu du commerce par excellence. Et, parlant des traités byzantino-russes et sans la moindre intention de sous-estimer la valeur des travaux d'Irène Sorlin, on pourrait ajouter aux notes 983, 984 et 985 des pp. 204-205 la discussion pertinente dans le chapitre 6 du volume exhaustif de A. N. Sacharov<sup>11</sup>, ce qui doit être répété à propos d'un autre ouvrage du même auteur en ce qui concerne les conseillers proches de Sviatoslav qui conseillent à ce dernier de cesser de gerroyer et entreprendre des négociations avec Jean Tzimiskès en 971<sup>12</sup>. Qu'il me soit aussi permis par rapport à ce qui est dit à la p. 215, n. 1039-1040, de soutenir que pendant le Moyen-Age la

---

9. M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Litteratur des Mittelalters*, II, Munchen 171-172. Cf. J. BECKER, *Die Werke Liudprands*, Hannover-Leipzig 1915, Einleitung, XII.

10. Par exemple, *Annales regni Francorum en 803* (Quellen zur karolingischen Reichsgeschichte, I. Teil), Darmstadt 1974, 78. Cf. F. DÖLGER (J. PREISER-KAPPELLER – A. RIEHLE – A. MÜLLER), *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches I/I, Regesten 565-867*, no. 361.

11. A. N. SACHAROV, *Diplomatija drevnei Rusi IX – pervaja polovina X veka*, Moskva 1980.

12. A. N. SACHAROV, *Diplomatija Sviatoslava*, Moskva 1982, 183-203.

notion de *marchand* se trouve bien près du *visiteur*, puisque le marchand était en ce temps un personnage plutôt ambulante. Or, le Grand Dictionnaire de la langue russe<sup>13</sup> donne pour le mot *gost'* (qui se trouve au pluriel dans la première phrase du traité de 944 dans le livre de Malingoudi<sup>14</sup>) le sens de visiteur (ce qui est d'ailleurs le cas et en russe moderne), donc marchand, car « visiteur » sonnerait quelque peu bizarrement dans un traité entre nations ou états. Au-delà de ces petits détails, on devrait encore tenir compte des efforts louables de l'auteur pour clarifier les points où les mentions des sources sur les prétendus et les véritables chefs de quelques ambassades à Byzance sont ambiguës ou difficiles à être déchiffrées (pp. 210-216, surtout n. 1028, où il manie avec talent les passages de Guillaume de Tyr<sup>15</sup>).

Les textes historiques médiévaux, surtout ceux du genre Annales, Chronographies etc sont, généralement parlant, brèves dans leur narration des faits, ce qui nous dispenserait de chercher le rôle des hommes de la suite des ambassades (pp. 216-231). Pourtant, l'attention de l'auteur est consacrée à « la suite qui fait l'ambassadeur » (p. 218. Il est bien-sûr fort improbable que Photius ait participé à une ambassade « chez les Assyriens », comme dirait Mme Ahrweiler. Plus probablement il a essayé d'imiter Jean le Grammairien, peut-être encore plus instruit que lui, qui, avant son patriarcat, avait épâté par ses connaissances tout le monde à Bagdad (cf. p. 226, n. 1093). Au reste, les données ne nous permettent pas d'aboutir à des conclusions bien précises, sauf le fait que les clercs comme membre de la suite d'un ambassadeur pouvaient être choisis à cause de leur instruction (connaissance du grec ?), la visite d'Olga à la nombreuse suite étant plutôt une exception à la règle (p. 220). Bref, chaque cas semble un exemple isolé. Les vingt-quatre envoyés au duc de Dyrrhachion par Hugues de Vermandois au début de la première Croisade n'ont rien de commun avec la centaine des Petchénègues qui arrivent chez Alexis Ier en 1087 (p. 223), ainsi que la visite royale d'Amaury Ier à Constantinople en 1171 (p.

13. S. I. OGEGOV, *Slovar' russogo Iazyka*, Moskva 1968, 137.

14. MALINGOUDI, *Russisch-byzantinische Verträge*, 110.

15. Cf. p. ex. note 1028 de la p. 213 où il distingue entre les deux mentions de Guillaume de Tyr (XVIII, 16 et XVIII, 18, ed. R. B. C. HUYGENS, Turnhout 1986, respectivement) le personnel désigné pour l'ambassade et le personnel de l'ambassade une fois à Constantinople. Il en est de même en ce qui concerne ses remarques de la p. 214. Lesdites remarques ne sont manifestement pas valables, que pour quelques cas ambigus, ce qui est souligné aussi par l'auteur (cf. n. 1038 de la p. 215). Pourrait-on penser à une existence de spécialistes d'affaires matrimoniales ? Et, si cela était possible pourrait-on encore penser que de tels spécialistes étaient les membres du clergé ou, peut-être, des eunuques ?

225-226). Pourtant, les remarques de l'auteur demeurent utiles en tant qu'une sorte de « recourir aux détails » pour mieux connaître le contexte général (cf. l'ordre hiérarchique des représentants russes de 944 d'après le texte du traité, p. 224). L'auteur conclut, bien justement, que les ambassades ne peuvent être toutes placées sur un pied d'égalité et il a raison également, ainsi lorsqu'il tranche que la qualité des hommes de la suite est intimement liée à l'objet principal de la délégation (p. 228).

La réussite lors d'une première mission pousse le souverain et les responsables du choix de l'ambassadeur à désigner de nouveau ce dernier pour une nouvelle délégation (p. 232). Partant de cette affirmation bien juste qui témoigne de la confiance du souverain, on peut y ajouter et l'effort pour maintenir les objectifs de la première ambassade vivants, au cas où les destinataires auraient compromis leur accord. D'après al-Tabari<sup>16</sup>, Nasr ibn al Azhar ibn Faradj était « un des partisans de la maison abbaside », ce qui explique, du moins en partie, l'insistance d'al-Muttawakil (847-861) de l'employer comme son ambassadeur en 852/853 et en 859/860. Liutprand a été émissaire de Béranger d'Ivrée en 949 et d'Otton Ier en 968 (p. 234). Guillaume de Tyr (cas unique et exceptionnel) qui va devenir une vieille connaissance à la cour de Constantinople rencontre un seul souverain, Manuel Ier (p. 235); de même, ou presque, Nasr ou Abd al-Baki. Toute autre est la tâche de Liutprand: en 949, sous Constantin VII (*temporibus beatae memoriae Constantini imperatoris*) il avait confirmé la paix mais cet empereur est censé par l'administration de Nicéphore Phocas en 968 d'avoir été un homme mou (*homo lenis*) qui rendait les nations amicalement disposées envers lui (*amicas sibi nationes effecerat*), tandis que Nicéphore soumet les nations par la terreur et le glaive (*terrore et gladio*, *Legatio*, 55)<sup>17</sup>. Ailleurs (*Legatio*, 15) les hauts fonctionnaires de Nicéphore exigent de Liutprand le retour à l'empire byzantin de Rome et de Ravenne (*Ravennam scilicet et Romam*). Or, Liutprand suivant toujours la même politique pendant ses deux missions, se trouve pendant la seconde devant une attitude, agressive et belliqueuse de l'aristocratie cappadocienne qui a détroné en 963 la dynastie dite Macédonienne, fondée par Basile Ier en 867, et le règne de Nicéphore II (963-969) marque une volte-

---

16. A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes I : La dynastie d'Amorium*, Bruxelles 1935, 317 et 319.

17. Cf. T. C. LOUNGHIS, Le poids spécifique du commandement suprême en Italie dans la formation de l'idéologie politique du Xe siècle, *L'Ellenismo Italiota dal VII al XII secolo*, Athènes 2001, 155-164.

face byzantine que les Occidentaux doivent prendre au sérieux. Il ne faudrait pas perdre de vue qu'au dire des sources occidentaux<sup>18</sup> Nicéphore Phocas a été assassiné non point à cause d'intrigues d'amour au palais, mais parce qu'il avait été battu en Italie (ce qui est vrai, en Sicile par les Sarrassins) un fait bien connu par Liutprand. Or, Liutprand revient à Byzance sous Jean Tzimiskès (969-976) qui renverse la politique agressive de Nicéphore Phocas, remet sur le trône les fils de Romain II que Nicéphore était au point de castrer afin de les priver du droit de régner et, en plus, Tzimiskès accepte le matrimoine impérial proposé par les occidentaux (le grade de noblesse de la future épouse d'Otton II semble ne plus jouer aucun rôle, en ce moment). La mort a empêché Liutprand, paraît-il, de célébrer le succès final de ses missions pacifiques précédentes et ainsi partit pour Constantinople la nouvelle mission occidentale sous Gero de Cologne, si évidemment il ne faisait pas déjà partie de la mission de Gero qui arriva, comme on le sait à la capitale byzantine cette même année 972 (p. 237-238). A côté des aventures de Liutprand, la réception luxueuse des φίλοι Σαρακηνοὶ décrite longuement (et avec un sens de sincérité) par Constantin Porphyrogénète<sup>19</sup> fait penser à un certain mépris byzantin vis-à-vis des Occidentaux qui, au dire de P. Magdalino parlant du règne de Manuel Ier Comnène, étaient considérés comme « un peu moins barbares que les autres barbares ». Je trouve que les exemples cités dans le ch. 3.2 (pp. 241-244) confirment pleinement l'avis de l'auteur sur une spécialisation diplomatique qu'on peut signaler chez certains émissaires. Il était grand temps pour que quelqu'un arrive à cette conclusion précieuse. Il en est de même pour ce qui est du ch. 3.3 (pp. 244-247).

Le livre passe en revue tous les points de vue sur la diplomatie byzantine jusqu'à nos jours à une exception près: celle de *l'oecumène limitée*, alias l'idéologie adoptée par la dynastie macédonienne à l'encontre des principes œcuméniques mis en œuvre par Justinien.

Le sujet comporte des difficultés en soi. Lorsqu'on examine les ambassadeurs étrangers par leur lieu de destination, on peut affirmer d'avance que leurs rangs ou dignités, étant variés, ne constituent pas un critère de première importance. L'ambassadeur est un personnage de distinction et aucun livre jusqu'ici n'a plus

18. Widukind de Corvey, *Res gestae Saxonicae*, III, 73, ed. et trad. par E. ROTTER et B. SCHNEIDMÜLLER, Stuttgart 1981, 227. Thietmar de Merseburg, *Chronica*, II, 15, ed. W. TRILLMICH, *Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters*, Bd. 9, Darmstadt 1957, 50.

19. *De Cerimoniis* (éd. J. J. REISKE) II, 15, pp. 570-594 [CSHB] [=PG 112, 1053-1108].

glorifié l'ambassadeur médiéval (cf. ses qualificatifs, pp. 75-86) que l'ouvrage sous examen. Bref, ses qualités peuvent être nombreuses, mais il n'y a pas de règle qui puisse nous servir à classer les ambassadeurs d'une façon homogène. Les nobles vénitiens Ziani, père et fils p. ex., ambassadeurs tous les deux à Constantinople au XII<sup>e</sup> siècle deviendront également doges tous les deux encore (p. 148, 246, 251). À Gênes, ceci arrive un peu plus rarement (p. 250). Citant d'exemples divers, l'auteur se voit souvent obligé à ne pas observer l'ordre chronologique, ce qui peut quelquefois dépayser le lecteur bien avisé. Plusieurs exemples sont cités deux ou trois fois servant à de multiples buts, ce qui devient quelquefois très utile, car ils élargissent considérablement l'horizon du chercheur-lecteur. Il faudrait encore tenir compte du fait que la promotion politique des ambassadeurs, surtout occidentaux (pp. 247-254) relève des destinées de l'empire byzantin qui conditionnent chaque fois ses relations internationales avec chaque puissance occidentale séparément; au VII<sup>e</sup> siècle par exemple, il aurait été bien normal que la *curia* pontificale envoie à Constantinople un ou quelques individus promus à de hautes destinées, tels les exemples cités (p. 252-253) et le même phénomène est remarqué en ce qui concerne les républiques maritimes Venise et Gênes au XII<sup>e</sup> siècle qui étaient au point de succéder à Byzance en tant que dominatrices de la Méditerranée orientale. Par contre, au XII<sup>e</sup> siècle et après le Schisme ce serait vraiment un événement exceptionnel à Rome d'envoyer à Constantinople des légats censés de devenir Pontifes un jour... Ceci nous mène à la conclusion que les pouvoirs des ambassadeurs ne sauraient être jugés chaque fois d'une façon homogène.

À la question des pouvoirs des ambassadeurs (longue section, pp. 255-331) la problématique se pose de plusieurs côtés : il va de soi qu'un réseau d'ambassadeurs peut révéler des réalités plus ou moins inattendues (cf. cumul des missions et forme de spécialisation, p. 255). Dès le début on aurait tendance à croire que c'est plutôt la pratique internationale qui doit l'emporter sur les assises locales qui, pourtant, sont à l'origine de tous les envois. Tout, comme à la guerre. Quoi qu'on dise p.ex. sur les envois d'Anselme et de Wibald dans les années cinquante du XII<sup>e</sup> siècle, on ne saurait nier leur rapport avec les plans d'intervention en Italie que nourrissait à cette époque Manuel I<sup>er</sup> Comnène, au-delà des discussions théologiques, bien entendu<sup>20</sup>. Ici on

---

20. Chargé du contexte purement politique semble avoir été Alexandre de Gravina. Cf. P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel Komnenos (1143-1180)*, Cambridge 1993, 59 et V. VLYSIDOU – M. LEONTINI – S. LAMPAKIS – T. LOUNGHIS, *Βυζαντινά στρατεύματα στη Δύση*, Athènes 2008, 460.

hésiterait de se prononcer pour la connaissance de jeunesse ou pour le contexte international. Tous les deux ont dû jouer un certain rôle. En ce qui concerne les ambassadeurs clercs (p. 259-264), l'auteur doit avoir pleinement raison ; il devait y avoir aussi, mise à part la connaissance personnelle, une bonne solidarité entre eux. De ce point de vue, l'auteur remarque avec perspicacité le changement d'humeur des clercs vis-à-vis de Byzance dont « la faiblesse globale » (p. 266) dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle a comme résultat la perte de l'Italie et se trouver en face du péril normand soutenu par la Papauté. L'auteur ne perd pas de vue le contexte géopolitique (p. 274) qui motive les faits, rapproche les gens et éloigne souvent les états les uns des autres. Et on ne peut que se mettre d'accord avec l'auteur une fois de plus lorsqu'il établit (fin de la p. 276) un réseau d'ambassadeurs, connus entre eux, qui remplissent par leurs noms et missions les années 949-950. Quoique un peu mal assurée, comme il l'admet (p. 277), la démonstration demeure très suggestive.

La question de la terminologie demeure aussi urgente qu'elle n'était auparavant, surtout lorsqu'on a à faire avec des sources de langues différentes (pp. 277-288); la synonymie est plutôt occasionnelle et l'auteur se montre bien prudent à cet égard en citant quelques exemples<sup>21</sup>. Pourtant la distinction entre ambassadeurs et messagers est beaucoup trop cruciale (!!!) pour nous laisser marcher à l'aveuglette<sup>22</sup>, comme avant. Il est vrai, en fin de compte, que lorsque les termes employés par les sources sont clairs (=ils correspondent à des réalités), là on doit effectivement voir un pouvoir particulier (p. 288).

Au premier abord il semble que les pouvoirs institutionnels des ambassadeurs ne sauraient être bien nombreux, vu leur rôle « médiateur » (p. 288 et ss.); il s'ensuit que les abus de pouvoir seraient une réalité inévitable malgré toute restriction (pp.

---

21. Par rapport à ce qui est dit à la p. 281, n. 1346: *πρῶβεία* veut dire “ ambassade ”, bien sûr, mais son sens original est “ demande ” (à un supérieur), ce qui fait que dans le passage cité de Skylitzès, 448, on devrait plutôt traduire: l'empereur, après avoir reçu la demande...etc, puisque le texte parle d'une demande écrite sans une lettre.

22. La fameuse lettre no 32 de Charlemagne qui contient cette « nuance de taille » *sive per legatum sive per epistulam* (p. 280, n. 1339) me faisait défaut dans les années 70 du siècle précédent; pourtant j'ai insisté crânement sur cette distinction [T. C. LOUNGHIS, *Les ambassades byzantines en Occident depuis la fondation des états barbares jusqu'aux Croisades (407-1096)*, Athènes 1980, 371-388, ce qui est reconnu par l'auteur, p. 284]. La variante *nuntius - legatus* contient le même sens quand l'envoyé en question est laïc (p. 282). A ceci il faudrait ajouter que sous les Ottoniens, le porteur de lettres n'a aucune importance ou presque et, par conséquent, il est rarement mentionné. Cf. la discussion sur ce point entre T. Lounghis et H. Keller dans *SCIAM* 52 (2005), 279-280.

300-303). Une question bien intéressante également serait celle qui chercherait à établir à partir de quelle époque les sceaux ont commencé à sceller les documents diplomatiques. Il faudrait aussi remarquer que la correction d'ἐντόλινα (*Legatio* 26) à ἔνταλμα est un peu plus ancienne d'Otto Kresten. Pour l'essentiel, on ne peut que souscrire aux conclusions de l'auteur (p. 291-295). Dans quelle mesure l'oral pourrait l'emporter sur l'écrit au Moyen-Âge reste douteux, étant donné que les instructions orales administrées par le souverain à l'ambassadeur sont la plupart des fois inaccessibles à notre savoir. À mon sens, le terme *commonitorium* (et pas du tout le terme *praeceptum*, voir p 297, n. 1415) qui équivaut à une traduction latine du terme grec ἔνταλμα (voir ci-dessus) renferme le sens de confidentiel, surtout en ce qui concerne l'attitude du pape Adrien II (867-872) envers Byzance contre celle de son prédécesseur Nicolas Ier (58-867)<sup>23</sup>. La même attitude semble avoir gardé Jean VIII (872-882)<sup>24</sup>. Le traité d'instructions générales aux ambassadeurs byzantins du IXe siècle (n. 1412) est connu sous le nom *Excerpta de legationibus* (Περὶ πρεσβειῶν) dont on devrait avoir une édition plus moderne<sup>25</sup>. La documentation devient relativement plus riche au fur et à mesure que le Haut Moyen Âge recule et ceci devient visible au XIIe siècle (pp. 298-300)<sup>26</sup>. Et, en ce qui concerne les serments pris par les chefs croisés (entre autres et le traité de Deavolis avec Bohémond, p. 305, n. 1452) il a été soutenu qu'ils « respirent » plutôt un air féodal qu'international<sup>27</sup>. Mis à part ce détail, le récit des pp. 304-309 est excellent. Le long ch. 2.3.3. (pp. 309-319) dépeint une pensée bien osée et suggestive, ce qui ressort par les exemples

23. Je me permets ici de renvoyer à T. C. LOUNGHIS, La révision du *Constitutum Constantini* en tant que réhabilitation du pape Adrien II, *EEBS* 48 (1990-1993), 37-44.

24. Cf. B. BLYSIDOU, Nochmals zum Brief des Papstes Stephan V. an den Kaiser Basileios I. als Zeugnis für die Datierung des Feldzuges Nikephoros Phokas des Älteren in Kalabrien. Mit addenda in der zweiten Auflage Dölgers Regesten von 867-1025, *Byz.* 78 (2008), 9-33

25. Ed. B. G. NIEBUHR (CSHB), Bonn 1829 (connu par l'auteur, p. 321, n. 1525, dans son édition de la *PG* 113), à ne pas confondre avec les *Excerpta de legationibus* attribués aussi à Constantin VII Porphyrogénète et édités par C. DE BOOR, Berlin 1903. Cf. auteur, p. 540, n. 2550.

26. Je dois avouer que j'hésite d'accepter l'existence des plénipotentiaires –comme institution– au XIIe siècle dont les ambassadeurs, bien que plus nombreux et plus « visibles », ne semblent pas être bien différents de leurs prédécesseurs. Pourtant, ils ont bien existé (p. 303).

27. Voir entre autres J. FERLUGA, La ligesse dans l'empire byzantin, *Féodalisme à Byzance. Problèmes du mode de production de l'empire byzantin* [Recherches internationales à la lumière du Marxisme No 79, 2], 1974, 171-193.

cités. À en croire la terminologie grecque médiévale, ἀποκρισιάρχιος n'a point le poids du terme πρέσβυς ou πρεσβευτής bien vénéré depuis l'Antiquité classique et ceci est tellement évident, à ne pas avoir besoin d'être vérifié par les sources ; on le constate bien dans les exemples de la p. 316 ; on pourrait donc songer à cet égard que le latin, quelquefois fautif, du Haut Moyen Âge n'osait pas supporter la gravité d'un *legatus* (songer à Regulus à Carthage, ou à un commandant de légion). En fin de compte, l'emploi de tel ou tel terme pourrait être dû à la seule érudition de chaque source ou bien par son sentiment de l'importance de chaque envoi et, à partir d'un certain moment (lequel ?) les deux termes auraient pu se confondre. Le terme *nuntius*, bien usité par les sources ecclésiastiques par contre, semble avoir joui des droits plus restreints, comme le dit l'auteur (p. 314). De même, il excelle par ses jugements sur les trois sources décrivant la démarche des Ragusains auprès de Basile Ier (p. 316/317). Quant aux Croates et les Serbes, il faut noter que le *DAI* étant un traité purement politique (et en aucune façon de géographie historique etc, comme c'était le cas jusque récemment) décrit l'orbite de souveraineté byzantine au Xe siècle, donc les Serbes envoient des apocrisiaires en tant qu' inférieurs, tandis que les Continuateurs de Théophane dressent l'histoire « en gros » sans s'en occuper. Lorsqu'il s'agit des textes officiels on doit repérer les différenciations aux nuances, ce qui est rarement le cas dans les textes hagiographiques. L'expression πρέσβεις ἦτοι ἀποκρισιάρχίους chez Léon VI (p. 318) traduit et explique en même temps de la langue savante à la langue cotidienne l'envoi d'ambassadeurs et rien de plus. Les exemples, bien choisis, d'abus de pouvoir de quelques ambassadeurs, la plupart d'eux étant des clercs (ce qui pourrait indiquer plusieurs choses), et l'ironie de l'immunité de l'ambassadeur (aspect juridique et théorique, on dirait systématique, p. 326 et ss. avec des citations) ferment le premier volume. Remarquons aussi le soin copieux et très attentif de l'auteur de faire usage d'une grande palette de sources musulmanes, bien que l'arabe lui soit inconnu.

Le volume II contient les parties II (Déplacements des ambassadeurs étrangers pp. 335-483) et III (Séjour des ambassadeurs à Constantinople, pp. 487-724) de l'ouvrage qui, étant purement descriptif –à quelques endroits la description l'emporte sur le désir du lecteur d'avancer sa lecture– ne traite le contexte international qui a engendré les ambassades décrites qu'en passant, chose peut-être inévitable. Pourtant, les détails fournis par l'auteur sont riches et peuvent mener le lecteur à songer à une homogénéité des conjonctures politiques à un niveau élémentaire (conclusion des traités, échanges de prisonniers et *tutti quanti*). L'auteur examine le point du départ des ambassadeurs (pp. 337-342), les facilités de leur

déplacement aux contraintes géographiques (pp. 342-359, une section plus étendue mais aussi descriptive que la précédente), le passage par des états étrangers (pp. 359-364)<sup>28</sup>, l'état des frontières byzantines à travers les époques (pp. 364-368), villes et points frontaliers (pp. 369-377); notons ici l'attention, bien justifiée de l'auteur, à l'importance d'Otrante<sup>29</sup>, ses remarques à la n. 1739, et son avis, bien évident, que Durazzo devient, dans les années soixante-dix du XI<sup>e</sup> siècle ce que signifiait pour Byzance Otrante après sa prise par les Normands. À en croire Anne Comnène<sup>30</sup>, même sous Alexis I<sup>er</sup>, l'escadre byzantine de Dyrrhachion avait atteint de nouveau Otrante vers 1105. Dans les Balkans au contraire, les choses se compliquent (cf. plus haut, n. 28) et, d'une façon plutôt inattendue, l'auteur ne traite pas dans cette section la frontière terrestre du Danube. En Orient<sup>31</sup> j'ai l'impression que les raisons qui ont décidé E. Honigsmann (*Die Ostgrenze*) dans les années trente du siècle précédent et les apports méritoires des divers volumes de la *Tabula imperii byzantini* de nos jours à s'abstenir de définir avec précision les frontières byzantines, le cas de la reconquête d'Antioche à deux reprises par les Byzantins mis à part, gardent toute leur valeur de nos jours<sup>32</sup>. La douane (pp. 378-386) est un chapitre parmi les meilleurs du livre, dirais-je; bien que les postes douaniers fluctuent au gré des conquêtes et reconquêtes (p. 382) l'auteur donne une image bien précise, vu l'incertitude causée par la loi de 381 (*C.Th.* IV, 14, 8 = *C.J.* IV, 61, 8) réitérée sous Justinien et Basile I<sup>er</sup>. Comme l'administration byzantine de toutes les époques n'est pas renommée pour son intégrité (cf. l'exemple de ce Théodore<sup>33</sup> p. 384, n. 1801-1802), on pourrait penser que les ambassadeurs étrangers imposables étaient

28. On pourrait signaler ici que Constantin VII Porphyrogénète décrivant dans les années 948-952 la route de Thessalonique à Belgrade (*DAI* 42, 15-18, ed. G. MORAVCSIK – R. JENKINS, 182) prétend que celle-ci dure huit jours lorsqu'on la parcourt sans hâte (*ὁδὸς ἡμερῶν ὀκτώ, εἰ μὴ καὶ διὰ τάχους τις ἀλλὰ μετ' ἀναπαύσεως πορεύεται*), sans se soucier du fait qu'il faudrait en ce cas traverser la Bulgarie alors indépendante.

29. Codex Carolinus 17 (*MGH, Epp.* III, Berlin 1957, 515).

30. Anne Comnène XII, 8, 3, ed. D. REINSCH – A. KAMBYLIS, Berlin-New York 2001 [CFHB 40], 379.

31. On pourrait citer ici aussi N. ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΗΣ, Πόλεις-Commercias στην Μικρά Ασία του 10ου αιώνα, dans: *Byzantine Asia Minor (6th-12th cent.)*, Athens 1998, 67-72 et A. ΣΑΥΒΙΔΗΣ, Αττάλεια: 11ος-αρχές του 14ου αιώνα. Η μετάβαση από τη χριστιανική στη μουσουλμανική εξουσία, *Βυζαντινός Λόγος* 3 (1989), 121-162.

32. Cf. p. 376, n. 1764.

33. À retenir le terme *marcha custodiens* du *Liber Pontificalis* II, 165 DUCHESNE, pour désigner un fonctionnaire byzantin (garde-frontière?).

ceux qui attiraient sur eux la disgrâce des autorités, tel Liutprand en 968, mais pas du tout en 949. Les auteurs arabes Ibn Hawkal et al-Tabari, plus scrupuleux que les services frontaliers byzantins comme il s'ensuit, constituent une base de documentation assez véridique.

Il faut souligner que le rôle du stratège de Sicile en tant qu'instance administrative frontalière va au-delà des compétences des autres stratèges de thèmes (pp. 386-388), vu l'importance politique et idéologique de l'Occident dans la conception byzantine du monde romain civilisé, d'où et sa compétence d'envoyer des ambassades dites « régionales ». À juste titre l'auteur admet que pour d'autres parties de l'empire des données aussi précises manquent, ce qui pourrait insinuer que le rôle du stratège de Cherson est proche de celui du stratège de Sicile, sans avoir à faire avec des cas idéologiques, bien entendu (p. 389). À mon sens le **substantif** βασιλικός (terme général) devrait être traduit « agent impérial », donc l'envoyé agent impérial (p. 390) même si en français ceci sonnerait assez maladroit ; de même, le pluriel de στρατεία est στρατεῖται (p. 394), mais il faut pourtant reconnaître que dans le cas des ἐπισκεπτήται, c'est l'auteur et non Oikonomidès qui a raison. Pour ce qui est des interprètes (pp. 396-398), on ne saurait conclure sur les langues occidentales connues par les officiels byzantins (était-ce le latin, ou bien le parler de chaque contingent arrivant ? Dans le premier cas, les entretiens auraient eu lieu plutôt entre ecclésiastiques, mais que pourrait-on penser dans le second ?)<sup>34</sup>.

Ce qui était relativement plus facile au Xe siècle il ne l'était plus aux siècles suivants, XIe et XIIe. Au contraire de ce qui se passe tout au long de la *Via Egnatia* dans les Balkans, les stations, auberges etc peuvent être mentionnés en Asie Mineure au XIIe siècle, après une relativement brève première occupation seldjoukide (pp. 404-407) mais il faut noter qu'il se trouvent presque exclusivement en Bithynie et jusqu'à Lopadion (au maximum), c'est-à-dire jusqu'où s'étendait le potentiel byzantin sous Jean Ier et Manuel Ier Comnènes. Anne Comnène<sup>35</sup> nous décrit en détails émouvants l'évacuation en masse de plusieurs citoyens byzantins, hommes et femmes, protégés par la troupe en ordre de combat permanent et sous Alexis Ier en personne pendant une marche du centre d'Asie Mineure jusqu'à Constantinople, ce

34. Il faudrait cependant remarquer que le λογοθέτης τοῦ δρόμου, bien connu depuis le milieu du VIIIe siècle et mentionné jusque chez Pseudo-Codinos n'apparaît que très rarement au XIIe siècle; cf. E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, Amsterdam 1962, 34-39. On ne saurait conclure à la date où ce logothète devint un titre sans fonction.

35. Anne Comnène XV, 7, ed. REINSCH – KAMBYLIS, 481.

qui témoigne une retraite byzantine par des régions où l'élément hellénophone avait été prépondérant auparavant laissant ainsi espace libre aux nouveau-venus.

Montures concédées par l'état (p. 407-409) : parfois les chevaux de poste étaient échangés par de montures privées, comme semble l'indiquer l'exemple de Samonas<sup>36</sup> au début du Xe siècle ; l'auteur fait bien de parler aussi des mules et des mulets qui, comme il est connu, étaient les bêtes « privilégiées » des byzantins<sup>37</sup>. La question qui se pose sur le « défraiement » des déplacements (pp. 412-416) devrait chercher si il s'agissait là d'une loi ou même d'une habitude de longue durée de subvenir à ce genre de dépenses ou bien il s'agissait des exceptions plus ou moins rares qui soulignaient la générosité (et la puissance, bien entendu) des autorités impériales, comme dans le traité russe de 907 (p. 415), car un dédommagement permanent de toutes les ambassades étrangères qui étaient sûrement bien plus nombreuses que celles que nous connaissons pourrait ruiner les finances de l'état à un bref délai. Le sujet de la sécurité et de l'espionnage soulevé justement par N. Koutrakou doit attirer plus d'attention dans l'avenir.

Pour arriver à élucider la question si le bon accueil des ambassades est un *τόπος* ou non (pp. 417-425) il faudrait –oserais-je proposer– un essai de « classification » des accueils diplomatiques avec des variables qui, elles aussi, pourraient « fluctuer » d'après les relations avec les divers états et de leur poids politique, chaque fois selon les époques et les circonstances; ceci solliciterait des recherches continues sur parfois le même sujet, parce qu'un accueil de plénipotentiaires bulgares ou de Liutprand pouvait être bon ou mauvais, ce qui est aussi valable en ce qui concerne les Arabes et autres. Autrement l'auteur a bien raison de se demander (p. 419) si les termes dénoncent l'aspect extérieur de l'accueil ou bien l'accord dans les négociations qui ont dû avoir lieu. Un exemple instructif à la p. 422-423 : Basile Ier souhaite liquider la querelle Photienne ... sans toutefois céder du terrain sur la place qu'occupe Byzance en Bulgarie. Très juste, mais il faudrait remarquer à cet égard que Basile Ier avait déjà cédé du terrain, lorsque Cyrille et Méthode avaient quitté la Moravie pour aller porter leurs hommages au pape Adrien II, bien plus conciliant que Nicolas Ier (fin de 867)<sup>38</sup>. Le biographe pontifical avait bien de raisons pour célébrer l'accueil exceptionnel en 869.

36. Georges le Moine continué, 863-864 (CSHB). Cf. R. J. H. JENKINS, The « Flight » of Samonas, *Speculum* 23/2 (1948), 217 [= ID. *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, London 1970, X].

37. G. G. LITAVRIN, *Kak zhili Vizantiitsy*, Moskva 2006, 14.

38. Cf. T. C. LOUNGHIS, Bulgaria instead of Moravia: Evidence of major political changes, *Byzantina et Slavica Cracoviensia* 5 (2007), 63-70.

L'auteur offre une récit bien équilibré des dangers sur les routes terrestres (pp. 426-430) et attire l'attention sur le fait que de nombreuses ambassades partent en mission à bord de navires marchands, donc les ambassadeurs peuvent devenir la proie des pirates (pp. 436-437), ce qui pourtant n'arrive pas souvent (p. 438). Il ne faut perdre de vue non plus que l'Adriatique a été toujours pendant le Haut Moyen-Age une mer particulièrement dangereuse tant pour les textes grecs<sup>39</sup>, pendant que les textes latins médiévaux ont l'air de craindre les voyages maritimes en général (p. 442). L'auteur signale à juste titre la traversée de la Méditerranée entière effectuée vers 840 (p. 440), un exploit unique ou presque et décrit les maux de mer<sup>40</sup> pendant la route à Constantinople par rapport aux trajets terrestres (pp. 443-448). L'auteur dispose, ici comme ailleurs, d'une documentation solide grâce à ses travaux antérieurs sur les activités et la mort des ambassadeurs médiévaux (pp. 448-450). Quant au très intéressant ch. 3.1 (pp. 452-456), grâce à la façon par laquelle l'auteur traite son matériel et partant de l'exemple très usité de Liutprand (cf. surtout p. 455), on pourrait se demander si le changement d'attitude du gouvernement byzantin vis-à-vis d'un ambassadeur étranger de l'aller au retour était fréquent (et en vertu de quoi) ou alors occasionel et dû aux nécessités politiques qui prévalaient pendant la durée de chaque ambassade (ce qui semble avoir été le plus probable, vu que l'accueil byzantin était parfois également désagréable). La durée du déplacement d'une ambassade (pp. 456-466)<sup>41</sup>, à en croire les nombreux exemples cités par l'auteur, est soumise à trop de variantes afin qu'on puisse la calculer ou la mesurer, même approximativement<sup>42</sup>. On dirait aussi que les cas où le

39. Théophane, ed. DE BOOR, 410. Anne Comnène IV, 3, 1 ed. REINSCH – KAMBYLIS, 124-125. Nicétas Choniates, ed. I. van DIETEN, *Historia*, Berlin-New York 1975, 89.

40. Maux de mer illustrés, entre autres, par Théophane, 399 (qui décrit d'ailleurs la perte de flottes de guerre entières en Mer Noire, 375 et en Adriatique, 410) et la Vie du patrice Nicétas c. 30, éd. PAPACHRYSSANTHOU, *TM* 3 (1968), 347; Théoph. Cont., 474-475 (CSHB), Skylitzès (éd. THURN, *Ioannis Scylitzae, Synopsis Historiarum*, Verlin-New York 1973, 152). Toujours d'après Théophane, 463-464, 484 et 496, le fleuve Strymon ne semble pas poser des problèmes de passage pendant le VIIIe siècle.

41. Une donnée exacte d'une autre époque: l'an 533 d'après le préfet du prétoire d'Orient Jean de Cappadoce, un messenger militaire parcourait l'espace entre Constantinople et Carthage en 140 jours (cité par Procope, *Bella* III, 10, 14-15 = J. HAURY – G. WIRTH *Procopii Caesariensis Opera* I, Leipzig 1962, 357-358).

42. Qu'il me soit pourtant permis d'ajouter à la n. 2160 de la p. 462 qu'avant de devenir un thème byzantin aux environs de 870, la Dalmatie était une *archontie* d'après J. FERLUGA, *Vizantiska uprava u Dalmacii*, Beograd 1957, 38-74, donc un territoire sémi-indépendant en marge des frontières impériales.

respect des ambassadeurs est lésé ou transgressé sont plutôt rares et ont lieu plutôt envers les envoyés des « infidèles »<sup>43</sup> qu'entre chrétiens (pp. 466-476). Il va de soi que la présence de l'empereur à la tête de l'armée incite les espions au service des étrangers (pp. 476-480). Pourtant, Kecauménos présuppose d'avance la présence d'espions dans un contingent byzantin<sup>44</sup>, et attire l'attention sur leur surveillance. Le faste impérial au XIIe siècle (pp. 480-483) est aussi décrit pendant la venue (ambassade inofficielle de longue durée?) d'Henri le Lion des Welfes (1129-1195) à Constantinople chez Manuel Ier le dimanche de Pâques de 1172<sup>45</sup> (Manuel Comnène recevait beaucoup) et –au fur et à mesure que le prestige international de Byzance baisse– avec beaucoup de remontrance, malveillance et mépris par les ambassadeurs allemands chez Alexis III (1195-1203) en 1196 (un faste digne de femmes, à en croire Choniâtès)<sup>46</sup>.

Troisième partie (p. 487 ss.) : On est impressionné en lisant l'entrée de l'ambassadeur à la capitale<sup>47</sup> par l'image du pouvoir et la réception théorique, qui suit le *De cerimoniis* II, 15 (pp. 489-503)<sup>48</sup>. Sur la date de la réception des Tarsiates par Constantin VII (p. 504 et notes 2337, 2339 et 2340) sans vouloir porter préjudice et vu que dans le *De cerimoniis* et dans le même passage<sup>49</sup> il est question de prisonniers arabes (καὶ δέσμοι ἀπὸ τοῦ πραιτωρίου Ταρσίται μ')<sup>50</sup> je voudrais rappeler que l'an 956/957 le stratège des Kibyrrhéotes Basile Héxamilès à la tête

43. L'auteur a raison de rappeler ici le νόμος τῶν πρόσβρων (Attaliatè, éd. E. TSOLAKIS, *Michaelis Attaliatæ Historia* [CFHB 50], Athènes 2000, 123).

44. Kecauménos, *Στρατηγικόν*, II, 9, 12 et 13, éd. G. LITAVRIN, *Sovety i Raskazy*, Sankt Peterburg, 2003, 150, 154. Rien de pareil dans les *Praecepta militaria* (accordés à Nicéphore Phocas) ou le *Traité de Nicéphore Ouranos*, éd. E. Mc GEER, *Sowing the Dragon's teeth. Byzantine Warfare in the Tenth Century*, Washington 2008.

45. Cf. H. HILLER, *Heinrich der Löwe. Der verhinderte König. Eine Chronik*, Frankfurt a.M. 1985.

46. Nicétas Choniâtès, éd. VAN DIETEN, 477. Sur ce dernier exemple cf. aussi l'auteur, plus bas, 544 et 666.

47. En 882, Basile Ier sortit de Constantinople en tête d'une procession solennelle pour accueillir l'apôtre des Slaves Méthode, évêque métropolitain de Sirmium, nommé à ce siège peu avant par le pape Adrien II; la source est la *Vita Methodii (Legenda Pannonica)*, éd. F. MIKLOSICH, Wien 1870. Cf. F. DVORNIK, Patriarch Photius, Scholar and Statesman, in ID., *Photian and Byzantine Ecclesiastical Studies* [Variorum Reprints], London 1974, VII, 15.

48. P. 496, n. 2305: Lire Σολομώντειος au lieu de Σολομώντεος.

49. *De cer.* II, 15, p. 592 (CSHB) = PG. 112, 1104.

50. Pourtant tous les prisonniers ne semblent pas avoir été libérés (τοῖς ἐν τῷ πραιτωρίῳ ἐναπομείνασιν δεσμίους, *ibidem*).

de son escadre navale avait remporté une victoire éclatante sur les Arabes de Tarse qui disposaient d'une flotte supérieure en mer Egée<sup>51</sup>. Il ne serait donc pas exclu que la date de la réception des Tarsiates pourrait avoir eu lieu en 957. L'auteur s'apprête à donner une image exacte de la mise en scène impériale pour la réception des Tarsiates (pp. 505-517) et met l'accent sur les circonstances exceptionnelles de leur arrivée (p. 509; ne serait-ce après une victoire navale byzantine ?). La narration est aussi longue que dans le texte grec et soutenue par plusieurs traités bibliographiques « d'apparat » dans les notes. Le départ à cheval des émissaires sarassins par la porte du Tzykanistèrion, terrain de jeux en plein air impérial, jusqu'à leur logement Chrysion, un ἄπληκτον<sup>52</sup> inconnu par ailleurs (*De cer.* II, 15, p. 586 et 588, auteur p. 517), pourrait éventuellement engendrer quelques surprises à nos connaissances sur la topographie constantinopolitaine. En présentant les autres réceptions impériales (Olga la Russe et encore des Tarsiates) l'auteur fait preuve encore une fois d'une très bonne connaissance, même familiarité, avec la disposition des lieux du Grand Palais, sur les traces d'Ebersolt de Vogt et de Janin (pp. 517-530) pendant que la présence plus ou moins fortuite des émissaires arabes à Sainte Sophie semble ne pas obéir à des règles ou à un rituel d'accueil bien établi (p. 522).

L'auteur abuse quelque peu –dirais-je– des éléments descriptifs dont, soutient-il, on peut tirer plusieurs enseignements (p. 523); il s'attarde –un peu trop, à mon avis– en décrivant longuement (pp. 523-530) la visite d'Olga de Russie et en mettant l'accent sur presque tous ses détails. Il est aussi question ensuite d'une émulation entre les cours de Constantinople et de Bagdad (p. 528, n. 2482), à en déduire par des rituels proches d'après M. Canard et d'un effort de Constantin VII pour redevenir « le patron », (pour faire valoir de nouveau la conception de politique internationale avancée par le fondateur de la dynastie Basile Ier, contre la tendance opposée que représentait « l'usurpateur » Romain Ier, ajouterais-je, mais ceci n'a pas d'importance ici)<sup>53</sup>. L'auteur a finalement pleinement raison lorsqu'il soutient

51. Theoph. Cont., 452-453 : ...νῆας ὀλιγοστάς οὔσας καὶ πρὸς τοσοῦτον οὐκ ἄρκούσας πλῆθος. Cf. T. LOUNGHIS, *Byzantium in the Eastern Mediterranean: Safeguarding East Roman Identity (407-1204)*, Nicosia (Cyprus Research Centre. Texts and Studies in the History of Cyprus, LXIII), 2010, 137, n. 1068.

52. Ἀπληκτον, à l'origine « camp militaire », pourrait désigner en tant que domicile civil des émissaires arabes dans la capitale byzantine un « lieu d'indemnité diplomatique ».

53. Cf. le volume collectif *The Eastern Roman Empire and the Birth of the Idea of State in Europe – L'empire romain d'Orient et la genèse de l'idée d'état en Europe*, ed. by Sp. FLOGAITIS – A. PANTELIS, London 2005.

que « la visite d'Olga est une visite singulière » à partir du moment où il s'agit d'un chef d'état et en aucune façon d'un ambassadeur (p. 529); ce faste ne se reproduisait pas à chaque arrivée (p. 530). Pourtant, il y a eu des ressemblances des rites palatins entre Byzance et l'Égypte Fatimide, paraît-il (p. 531).

Liutprand de Crémone est la personne la plus fréquemment citée (voir index, p. 765); ses descriptions complètent d'ailleurs celles du *Livre des cérémonies* (avec celles d'Ibn al-Fakih pp. 531-536) et témoignent du degré de ses réactions, bien différentes de 949 à 968; l'auteur va jusqu'au point de se demander si les artifices mécaniques produisaient telle ou telle impression aux ambassadeurs et opte pour une moindre influence sur les émissaires musulmans (p. 536).

La place des interprètes (pp. 537-544), « les pires des subalternes », les parents pauvres, les *grecologoi* (*grecologon* est un accusatif) du côté de Liutprand, les *ἐρμηνευταὶ* du côté byzantin, n'est pas privilégiée dans les textes; ceci est bien connu, quoique leur rôle fût crucial, surtout pendant les tractations avec les Arabes. La remarque que la présence des interprètes devient plus visible, quand celle de l'empereur fait défaut (p. 539) a une certaine valeur, sans toutefois nier leur fonction indispensable<sup>54</sup>. L'auteur dresse une différence « de taille » entre le VI<sup>e</sup> et le Xe siècles quant au lieu de réception (Consistoire et Magnaura, p. 540), mais la splendeur demeure toutefois la même ou presque (p. 542) et le rituel est respecté, dans ses grandes lignes du moins, jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle (p. 543). À mon avis, on ne devrait pas confondre les accueils des ambassadeurs avec ceux des princes et souverains (une telle fut Olga<sup>55</sup>). Lequel des deux accueils peut être qualifié comme le plus grandiose, cela dépend – toujours à mon avis – des circonstances; là où nous en sommes, les sources ne nous permettent pas d'établir de règles. Le bilan des cadeaux offerts par des ambassades (pp. 545-562) est, pour le moins qu'on puisse dire, boiteux (p. 547)<sup>56</sup> et ceci n'est pas dû à une faute de l'auteur; il semble qu'omettre de mentionner les cadeaux qu'une ambassade donnée était censée de porter (une obligation, d'après l'auteur, p. 548), est la chose la plus normale du monde pour les sources grecques. Très justement l'auteur comprend l'idée d'un asservissement des états étrangers à l'empire contenue dans l'expression *δωροφορεῖσθαι ὑπὸ ἔθνῳν*,

54. Il faut que le terme “ druguement ” (drogman) de G. de Villehardouin, *Conquête de Constantinople*, 186 = éd. E. FARAL, Paris 1938-39, I. 188-189 a fait carrière sous l'empire ottoman.

55. A. N. SACHAROV, *Diplomatija kniaghiny Ol'gui, Voprosy Istorii*, 1970, no.10, 25-51.

56. Cf. les remarques, calculs et pourcentage des cadeaux par P. SCHREINER à la n. 2586 et 2588.

puisqu'elle est accompagnée par καὶ προσκυνεῖσθαι ὑπὸ τῶν κατοικούντων τὴν γῆν<sup>57</sup> (p. 550); pourtant les données concrètes des sources demeurent bien pauvres par rapport à ce qui devait avoir eu lieu. À mon sens, seule la mention relativement fréquente des textes latins *cum magnis muneribus* (*Einzelmitteilung*)<sup>58</sup> sans autre précision n'est pas un indice suffisant; la preuve en est qu' à défaut de données suffisantes on a recours aux cadeaux échangés entre souverains et non entre souverain et ambassadeurs accrédités auprès de lui (p. 556/557). À noter aussi la façon pondérée dont l'auteur traite la question des reliques en tant que cadeaux « diplomatiques » (p. 556-558), qui, une fois envoyés par l'empereur du moins, n'ont point un caractère « évangéliste »<sup>59</sup> vis-à-vis de leurs destinataires, mais remplissent, dirait-on, les mêmes buts que les autres cadeaux (étoffes précieuses, numéraire etc, p. 559-562).

Au regard du *De cerimoniis* II, 47, les rapports avec le Pape de Rome, les Bulgares et l'Islam, à juste titre identifiés par Constantin VII et l'auteur (p. 563) sont (avant le couronnement d'Otton Ier en 962) les plus urgents, car dans le *De administrando imperio* il est question du *grand roi de Francie, dite aussi Saxe, Otton*<sup>60</sup> qui, en plus, dispose des nations soumises à son pouvoir (Skylitzès, 245 l'appellera plus tard même *basileus* des Francs). Pour ce qui est de la diplomatie bulgare envers Byzance (p. 564 et 566), très intéressante est la formule de P. Angelov « diplomatie par une position de force »<sup>61</sup> se référant par excellence au règne de Syméon (893-927) vu l'effort byzantin d'arracher la Bulgarie du Saint-Siège (relation père-fils) en échange de la retraite byzantine de la Moravie. Ces deux aspects vont de pair avec les bonnes relations avec Rome scellées par les deux dépositions de Photius en 867 et en 886. Par ailleurs j'avais toujours l'impression que les données du Porphyrogénète sur les Musulmans et leur émiettement au Xe siècle obéissent à de besoins politiques byzantins de l'époque et qu'ils sont maniés

57. DAI, éd. MORAVCSIK-JENKINS, préambule, p. 46, 38-39 (mention qui renvoie à la sois-disante oecuménicité de l'empire).

58. Terme employé par J. DUMMER, Die Schriften Liutprands von Cremona als Quelle für die byzantinische Kulturgeschichte, in: *Byzanz in der europäischen Staatenwelt. Eine Aufsatzsammlung*, Hg. von J. DUMMER und J. IRMSCHER, Berlin 1983, 45.

59. Z. V. UDALCOVA, Diplomatiya, Kul'tura Vizantii. Vtoraja polovina VIIgo veka-XII v., Moskva 1989, 247-248.

60. DAI 30,73, éd. MORAVCSIK-JENKINS, 142 : ὑπόκειται δὲ (les Croates) Ὡτω τῷ μεγάλῳ ῥηγὶ Φραγγίας τῆς καὶ Σαξίας.

61. P. ANGELOV, *Bolgarskata srdnevekovna Diplomatsiya*, (plus haut, n. 8), 81.

(cf. certains abus, p. 565) à cet effet. L'auteur fait preuve de bonne connaissance du contexte musulman et, en plus, de l'intuition, car il met au clair le rôle du logothète du drome au Xe siècle en tant que responsable des réceptions diplomatiques. Très justement encore l'auteur met l'accent sur le logothète du drome qui remplace l'empereur dans la communication orale avec les ambassadeurs; ceci fait état de la domination évidente de l'empereur (p. 569) sur l'étranger. Il va de soi d'ailleurs que les causes d'irrespect au protocole impérial diffèrent fondamentalement des Musulmans aux Occidentaux surtout pendant le XIIe siècle (voir surtout les Croisés<sup>62</sup>) ; les premiers s'opposent à la religion de l'empire, les autres sont conscients de leur puissance militaire et envieux des richesses qui se trouvent au bout de leurs épées (pp. 571-583). Le pillage de Constantinople en 1204 *is unparalleled in History* (Runciman, *Crusades* III, 123).

La réalité vécue par les ambassadeurs étrangers à Constantinople (pp. 584-614) y compris ce qu'on leur cache; tant l'Hippodrome que Ste Sophie servent au même but politique qui est le symbolisme du pouvoir et la dimension de « citadelle imprenable » (pp. 584-591) et on pourrait supposer qu'ils sont en surveillance permanente ou presque (p. 615), ce qui n'est pas signalé par les sources (sauf chez Liutprand, quelque peu nuancé), vu que les émissaires musulmans n'auraient pas manqué de visiter la ou les mosquées (selon les époques) de la capitale, citées par l'auteur (p. 595-596). Sur tous les lieux de visite domine, comme il fallait s'y attendre, le Grand Palais (pp. 597-614) avec son luxe exquis, ses soins pour ne pas léser le régime arabe (p. 598<sup>63</sup>), ses divertissements (pp. 599-601/2 et 605)<sup>64</sup>, son ordre de préséance où les « amis arabes » tiennent compagnie aux patrices et stratèges, par ailleurs leurs adversaires (stratèges des thèmes) sur le sol d'Asie Mineure; l'auteur a sûrement raison lorsqu'il accorde la position de faiblesse des ambassadeurs francs

---

62. Cf. D.-R. REINSCH, *Ausländer und Byzantiner im Werk der Anna Komnene, *Rechtshistorisches Journal* 8 (1989), 257-275 et R.-J. LILIE, *Anna Komnene und die Lateiner, Bsl* 54 (1993), 169-182.*

63. Cf. P. HEINE, *Kochen im Exil. Zur Geschichte der Kochkunst im arabischen Mittelalter, Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 139 (1989), 318-327. Sur les banquets en général voir le volume collectif *Eat, Drink, and be Merry (Luke 12:19) – Food and Wine in Byzantium. Papers of the 37th Annual Spring Symposium of Byzantine Studies in Honour of Professor A. A. M. Bryer*, ed. by L. BRUBAKER and K. LINARDOU, Ashgate 2007.

64. Le traité de Philothée (899) s'appelle *Clétorologe* (*Κλητορολόγιον*), bien qu'il soit contenu dans les *Tactica*.

à leurs rapports moins fréquents que ceux des Arabes avec Byzance. La même constatation est valable en ce qui concerne les « amis venant des autres nations ». La p. 604 qui contient aussi Liutprand offensé en 968 par la préséance bulgare au banquet impérial, résultat du traité de 927, est bien perspicace du début à la fin. À en croire le Continuateur de Théophane, c'est aussi de par ces *ludi* (p. 605-606) et en présence de Bulgares à un tel banquet impérial sous Michel III qu'on a découvert les vertus physiques du futur Basile Ier<sup>65</sup>.

Le problème crucial pourtant est bien épineux, parce qu'au dire de l'auteur le manque d'informations sur les tractations, négociations, bref le côté purement diplomatique fait défaut; ce qu'on peut entrevoir est l'accord entre Manuel Ier et Amaury Ier contre l'Égypte (p. 607), une audience spéciale sollicitée par les Arabes de Tarse et qui a lieu en présence de toute une cohorte de hauts dignitaires (p. 608) et, bien sûr, Liutprand (p. 609)<sup>66</sup>; autrement, la rébellion de Bardas Sklèros (p. 610), ne constitue pas une exception aux autres rébellions auparavant, qui ont dû engendrer des ententes diplomatiques aussi entre rebelles (refugiés en Syrie etc) et le Califat<sup>67</sup>, ce qui fait que le meilleur exemple de d'histoire diplomatique de Byzance sous tous les aspects (politique, religion, idéologie, précision, vivacité) est celui de Liutprand de Crémone (p. 611), à côté de qui n'importe quel autre ambassadeur fait piètre figure ou presque, Guillaume de Tyr un peu moins. Pourtant, tous les deux sont des Latins, donc, pour employer une expression de Paul Magdalino sur le XIIe siècle, ils étaient « un peu moins barbares que les autres barbares ». Il ne faut non plus perdre de vue que les pourparlers théologiques entre Grecs et Latins suivent un cours montant à partir du Schisme de 1054 (p. 612 et ss.) et que la correspondance entre souverains ne comporte pas obligatoirement des négociations diplomatiques. Bien qu'il ne relève pas tout à fait de la pratique diplomatique, l'auteur fait très bien d'insérer dans son récit (p. 614) l'exemple édifiant de l'élévation au rang de César du khan bulgare Tervel (encore païen) par Justinien II pendant son second règne (705-711). Par ailleurs, il mène la recherche

65. G. MORAVCSIK, Sagen und Legenden über Kaiser Basileios I., *DOP* 15 (1961), 61-126.

66. À noter ici le rôle primordial du *curopalate* Léon Phocas, frère de Nicéphore II (*...ante fratris eius Leonis curopalati et logothetae praesentiam sum deductus*, Legatio 2, p. 188 ed. P. CHIESA [Corpus Christianorum. Continuatio Medievalis 156], Turnhout 1998), hai par le peuple autant que son frère.

67. Cf. p. ex. H. KÖPSTEIN, Zur Erhebung des Thomas, in: *Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz*, Berlin 1983, 73. SIGNES CODOÑER (plus haut, n. 5), 26-27 et 51-52. Le contenu de ces négociations était la reconnaissance du titre impérial.

sur le logement des ambassadeurs (pp. 615-623) avec beaucoup d'attention et fait preuve d'une flexibilité de pensée très remarquable, lorsqu'il met en rapport p. ex. les données sur le palais de marbre de 840 avec le palais en marbre de 968 (n. 2933). On ne peut, que se ranger à ses vues.

La surveillance des ambassadeurs par les autorités byzantines, plus ou moins confirmée par les sources (pp. 623-634) n'a pas dû être toujours aussi stricte, mais variée, selon les circonstances et nécessités politiques chaque fois; à juste titre, les émissaires arabes auraient eu plus de liberté d'action (distance souvent parcourue, passages communs à tout le monde, connaissances éventuelles des autorités provinciales byzantines etc et, surtout, manque de confrontation idéologique), comparés aux occidentaux (pp. 627-632)<sup>68</sup>; la stricte surveillance de Liutprand relève de ses accords précédents avec Constantin VII, la politique dynastique duquel était renversée par Nicéphore II, écuméniste de tradition justinienne, qui revendiquait Rome et Ravenne au Xe siècle (p. 626).

La surveillance allait-elle jusqu'au point de maltraiter les ambassadeurs d'une façon allant au-delà des offences subies par Liutprand? Les exemples fournis par l'auteur (pp. 634- 648)<sup>69</sup> laissent croire (si on les entrecroise, bien sûr) qu'il y avait bien de raisons politiques –et pas seulement l'orgueil byzantin– qui se cachaient derrière un manque de courtoisie, ou encore « enflure, jactance et arrogance » invoquée par Skylitzès, 195. Ce ne sont que l'aspect extérieur des événements. Les affronts échangés de part et d'autre entre Byzance et Turcs Seldjoucides à partir de l'apparition de ces derniers (pp. 643-644) relèvent du sentiment de supériorité d'un empire d'apparence imposante pendant la première moitié du XIe siècle et,

---

68. De même, les souverains germaniques étaient souvent en bonnes relations avec le Khalifat de Cordoue; cf. R. HOLTZMANN, *Geschichte der sächsischen Kaiserzeit (900-1024)*, München 1979, 162-166.

69. À noter aussi qu'en 965/6 Nicéphore Phocas, qui allait trois ans plus tard maltraiter Liutprand, tout en recevant les émissaires bulgares (Léon Diacre IV, 5, ed. C. B. HASE, Bonn 1828 [CSHB] 61-62), repoussa leur demandes et les congédia d'une brutalité pire que celle de 968 (auteur, p. 640-641). Il s'agit de la même politique agressive et expansionniste de Nicéphore II qui remontent à Justinien Ier et même avant lui. La même politique avait suivi (contre celle de son frère Léon VI) envers les Bulgares l'empereur Alexandre. ce dernier avec Romain Ier Lécapène et Nicéphore II Phocas ont agi contre la politique de paix et d'entente avec l'Occident adoptée et suivie avec empressement par la dynastie dite « Macédonienne » depuis son fondateur Basile Ier. en 867. Dans ces alternances de politique étrangère il faudrait voir et le cas de Liutprand de 949 à 968. Je me permets à ce sujet de renvoyer à mon article cité plus haut, n. 17.

comme il est dit, « de bons barbares qui se plaisent à la guerre ». Pour ce qui est des tendances idéologiques des historiens de l'époque mésobyzantine (p. 646) il est établi depuis longtemps que les Continuatuers de Théophane et Skylitzès sont des défenseurs et apologètes de la dynastie macédonienne (*durchaus promakedonisch*, d'après H. Hunger), tandis que les sources, dites du cercle du Logothète (Léon le Grammairien, Continuateur de Georges le Moine, Pseudo-Syméon etc) représentent le point de vue opposé, celui de l'aristocratie militaire de province, d'après A. P. Každan et autres), ce qui correspond aux deux idéologies politiques différentes vis-a-vis de l'Occident. Les incidents plus ou moins nombreux dans les relations avec les Arabes (p. 647-648) sont bien précieux et doivent être examinés et insérés, surtout après la décadence abbaside à partir d'al-Muttawakil (847-861), dans les changements politiques au sein du monde musulman. Le XII<sup>e</sup> siècle, dûment qualifié « long » par l'auteur (et pour cause !), est couvert par un chapitre également long (pp. 649-667) qui traite d'emblée l'attitude offensive de l'Occident envers Byzance en tant que cause de l'accélération des attentats à l'immunité des ambassadeurs (p. 649), ce qui est vrai. Même si on voulait se confiner dans les relations Byzance-Occident, il s'agit, entre autres, d'une époque où la tension entre chrétiens (en général) monte et l'auteur s'en rend bien compte, à mon avis. Vu sous cet angle l'emprisonnement des délégués normands par Manuel I<sup>er</sup> (p. 651) devient un acte bien compréhensible, vu l'inimitié entre Byzance et les Normands depuis l'apparition de ces derniers en Italie méridionale<sup>70</sup>. Même chose entre Latins d'Orient (états des Croisés) et Byzance; on ne saurait nier que la méfiance règne partout p. 652-654) et ceci ne peut être caché par le luxe et la splendeur de la cour de Manuel I<sup>er</sup> lors des réceptions de Kilidj Arslan II et d'Amaury I<sup>er</sup>, souvent mentionnées. Ceci pourrait être une justification de la présence fréquente des évêques dans les ambassades échangées, Guillaume de Tyr en tête. De son côté, le patriarcat de Constantinople et surtout sous les empereurs Comnène devient de plus en plus intransigeant aux questions théologiques, de sorte que tous les efforts de réconciliation après la rupture de 1054 deviennent un vrai Schisme. L'auteur se borne à noter les échecs successifs (p. 655) et parle d'un préjudice moral (p. 656) qui peut être à l'origine du carnage des Latins en 1182 (p. 657). Sans prétendre

---

70. Le livre de F. NEVEUX, *A Brief History of the Normans. The Conquests that changed the Face of Europe*, translated by H. CURTIS, London 2008, n'ajoute guère à ce qui est bien connu, sauf la concordance entre le *pagi* et les villages français d'aujourd'hui.

soutenir les Byzantins –célèbres par les supplices administrés à maintes reprises<sup>71</sup>– je souscris avec l’auteur que l’aveuglement d’Enrico Dandolo a dû être exagéré, à en juger par Villehardouin<sup>72</sup> décrivant l’attaque vénitienne à la muraille maritime en 1204. La propagande (prêche anti-Latin à Ste Sophie en 1189 p. 660-661) va de pair avec l’attitude maline (le moins que l’on puisse dire) d’Isaac II Ange envers l’armée de Frédéric Barberousse; pourtant ce dernier souverain est une des rares personnes tant estimées par le « légaliste » byzantin Nicéas Choniatès<sup>73</sup>.

Le dénouement du désarroi diplomatique byzantin à la fin du XIIe siècle, inaperçu jusqu’à nos jours, mais révélé par deux sources latines négligées par les byzantinistes et mis au jour par R. Pokorny (Otton de St Blaise et Moine Cistercien inconnu, Chronique de Richard de St. Germain, *Chronica priora*)<sup>74</sup> se déroula ainsi qu’il suit: sachant qu’il allait être déposé par son frère Alexis, Isaac II Ange envoya une demande au fils de Frédéric Barberousse Henri VI (1189-1196) en demandant *auxilium* et le roi germanique lui envoya les chevaliers demandés (*sollicitos milites*) mais, lorsque ces chevaliers allemands arrivèrent en Grèce (sic) Isaac était déjà déposé (avril de 1195), ils durent donc rester à Byzance sous Alexis III pour rentrer peu après en Allemagne. Ainsi, Isaac II a acquis le droit de se réfugier en Allemagne en 1203 et demander d’être restitué sans être un traître à son empire<sup>75</sup> et Henri VI de son côté put ainsi poser des demandes incroyables à celui qu’il considérait comme usurpateur, Alexis III (concession de territoires etc).

Le séjour d’une ambassade à Byzance, Constantinople et ailleurs, prévu ou imprévu d’avance, dépend de plusieurs circonstances et il est soumis à plusieurs facteurs et l’auteur s’occupe surtout de l’autorisation de l’empereur (pp. 667-671).

À mon avis, Léon de Synnada est un des écrivains (de lettres !) les plus ambigus, sinon équivoques qui ont jamais existé (p. 675) ; pour comprendre ce qu’il essaye ou bien hésite d’insinuer il faudrait avoir pleine connaissance des moindres

---

71. Cf. A. CARILE, Potere e simbologia del potere nella Nuova Roma, *SCIAM* 52 (2005), 395-436, avec une liste des peines, 436-438.

72. Villehardouin, ch. 145 = I, 146 FARAL et 173 = I, 174-176 FARAL (plutôt il feignait de ne pas voir).

73. P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos 1143-1180*, Cambridge 1993, 13.

74. R. POKORNY, Kreuzzugsprojekt und Kaisersturz. Eine übersehene Quelle zu den Staufisch-Byzantinischen Verhandlungen zu Jahresbeginn 1195, *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters* 62 (2006), 65-83.

75. Cf. T. LOUNGHIS, The Fate of the German-Byzantine Alliance in the Late Twelfth Century, in: *Byzantium 1180-1204: the sad Quarter of a Century*, Athens 2015, 85-94.

détails sur le statut de la vieille alliance entre Byzance et la *Francia Orientalis*, les rapports de l'impératrice occidentale Theophano (décédée depuis 991) avec Jean Philagathos et –pourquoi pas ?– Gerbert d'Aurillac et *tutti quanti* et encore...ce qui ne ressort pas des sources disponibles. Par contre, les Latins Liutprand, Guillaume, Amalarius, Anselme et, dans une moindre mesure, le cardinal Humbert sont vifs, solides dans leur croyance et assez descriptifs dans leurs écrits, bien que ceux du XII<sup>e</sup> siècle me semblent absorbés par l'idée que les Latins sont définitivement enracinés en Orient, impression fallacieuse. Je dirais que les auteurs arabes méritent un louange d'impartialité, surtout les géographes; l'auteur a l'air de s'y connaître (p. 676-677). Sur la politique extérieure de Byzance (pp. 679-683) les renseignements des ambassadeurs étrangers sont plutôt minces, sauf sur quelques événements retentissants, comme p. ex. la défaite de Myriokephalon (1176). Assez plus riches en contenu sont les données des ambassadeurs sur la politique interne de l'empire (pp. 683-691) car les ambassadeurs relatent ce qu'ils voient de leurs propres yeux; le faste impérial vient en premier (p. 684), viennent ensuite la nature, ou mieux les sources du pouvoir impérial (p. 685), sujet à des perturbations, révoltes, coups d'état etc (p. 686-687), une succession quelquefois mal assurée (p. 688), une très intéressante remarque sur le lien éventuel entre Siegfried de Parme et le ch. 26 du DAI (p. 690). Très justement encore il est dit que la pendaïson ignoble du légat pontifical (à une date imprécise) doit être un rappel de la mort du cardinal en 1182 (p. 691, n. 3294).

Parlant de la portée économique et commerciale de la diplomatie<sup>76</sup>, on pourrait soutenir, qu'arrivés à la capitale ou la grande agglomération de leur destination, les ambassadeurs seraient libres de participer aux échanges commerciales, (tel Isdigousnas à Constantinople sous Justinien I<sup>er</sup> cf. n. 3306), sauf si une loi spéciale ou une directive de leur gouvernement le leur interdisait; l'auteur cite une fois de plus Liutprand qui a joui d'une liberté d'achats quasi-totale sous Constantin VII (p. 695 très près de la vérité) et ceci devait être une vérité quotidienne; je pourrais aussi adhérer et souscrire à la définition de Niki Koutrakou « ambassadeurs-marchands » sous condition d'y ajouter les « marchands-ambassadeurs officiels » (p. 696-697, Liutfred et Makuna al-Suryani et autres) qui ne relèvent pas des institutions d'état. Les missions russes sont d'un autre acabit, ayant le commerce comme un de leurs buts principaux (p. 697-700). Tous ces procédés ont tendance à ce concentrer au XII<sup>e</sup> siècle, comme il fallait s'y attendre, d'ailleurs. La circulation du numéraire

76. Cf. M. GEROLYMATOU, *Αγορές, έμποροι και εμπόριο στο Βυζάντιο (9ος-12ος αι.)*, Athènes 2008, 187-190, passim.

ne cesse de monter en Méditerranée orientale (pp. 700-707). Dans le domaine du savoir technique, les Byzantins n'excellaient pas pour autant; la mosaïque fut leur plus grand exploit (le fameux « feu grégeois » a plusieurs prétendants, inventeurs-candidats) et les Occidentaux, même au XII<sup>e</sup> siècle, admiraient encore quelques engins de siège byzantins, tandis que la bien illustre *Pala d'Oro*, les chevaux de l'Hippodrome et tout ce qui a été transporté de Constantinople après 1204 relèvent du domaine des Beaux-Arts. Autrement, sous Constantin V (741-775) des ouvriers rassemblés par plusieurs provinces avaient réparé l'aqueduc de Valens<sup>77</sup>, abandonné depuis le siège de 627-629 par les Avaro-Slaves. Ensuite, les palais de Théophile (p. 709) ont été succédés par les palais de Basile I<sup>er</sup>. D'après C. Mango<sup>78</sup>, Byzance n'avait presque rien à offrir à l'Occident pendant le VIII<sup>e</sup> siècle et les choses ne semblent pas s'améliorer aux siècles suivants, surtout dans le domaine du « transfert de savoir » (p. 711). Ainsi, on revient aux cadeaux (pp. 711-715) où l'auteur illustre l'art byzantin porté par des ambassadeurs en Occident. La (préservation et la) circulation des manuscrits (pp. 715-724) constitue l'apport principal de Byzance à la civilisation occidentale et l'auteur fait très bien en terminant son livre avec les ambassadeurs porteurs de manuscrits. Sur les rapports culturels voire intellectuels il y a eu plusieurs travaux; celui de notre auteur a le mérite de mettre en relation la haute politique et le niveau culturel (pp. 715-718) et à plusieurs degrés ; connaissance du passé, sciences, culture et, enfin, idéologie politique. À retenir de cette émulation l'Islam se présentant comme le digne héritier de la science grecque (formulé par Gutas et auteur p. 718)<sup>79</sup>. Par contre, il semble que l'Occident donne l'impression d'édifier petit à petit sa propre culture latine médiévale et qui n'a recours au grec qu'à un niveau ecclésiastique et encore...

Conclusion (726-741), divisée en quatre sections: 1. Distinction entre ambassadeurs et messagers, les rencontres au sommet sont celles qui mènent à la conclusion d'accords et de traités. 2. Nette communauté d'esprit et de pratiques semble prévaloir dans le monde diplomatique (statut social, proximité avec le

---

77. Théophane, 440. Nicéphore, ed. C. DE BOOR, *Nicephori Archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, Leipzig 1880, 75-76 = ed. C. MANGO, *Nikephoros, Patriarch of Constantinople, Short History* [CFHB 13], Washington 1990, 160.

78. C. MANGO, La culture grecque et l'Occident au VIII<sup>e</sup> siècle, *SCIAM* 20 (1973), 683-721.

79. Pour éviter tout malentendu, je me déclare partisan de la n. 3427 de la p. 719; le poids culturel des échanges d'ambassades entre Byzance et Bagdad était très important, surtout à la longue durée.

souverain), donc fidélité. Ébauche de spécialisation des fonctions de légat, respect de leur immunité à la suite de l'Antiquité (en évitant les termes quelque peu pompeux *jus gentium*, *communauté internationale*, qui ne sont pas mentionnés par les sources médiévales) malgré plusieurs cas d'entraves. 3. Le sort des ambassadeurs durant leur séjour dans l'Empire byzantin, régularité des échanges diplomatiques avec l'Islam (surtout à cause du voisinage ennemi la plupart des fois), culturellement proche, le XII<sup>e</sup> siècle y compris<sup>80</sup> durant lequel les rapports avec les Latins ne cessent de s'envenimer. Très justement les Byzantins avaient dû saisir une collusion entre Francs et Papauté pendant le VIII<sup>e</sup> siècle, ce qui deviendra une rivalité au siècle suivant (jusqu'à l'avènement de la dynastie macédonienne au pouvoir, ajouterais-je, avec les exceptions notoires des règnes d'Alexandre, de Romain I<sup>er</sup> et de Nicéphore II). À partir de 1054 et jusqu'en 1204, il faudra encourager des recherches vers les directions indiquées à la p. 738. 4. L'activité apostolique de Byzance doit beaucoup aux ambassades (la diplomatie byzantine gagne ses lettres de noblesse avec la conversion des peuples, comme les Bulgares et les Russes, nous dit l'auteur qui n'omet de nous rappeler l'échec byzantin chez les Moraves et les Khazars). Ce serait vraiment un coup de chance pour la recherche contemporaine si Byzance avait son Liutprand ou son Guillaume de Tyr.

Un long livre mérite une longue recension. D'après le titre de l'ouvrage, il s'agit plutôt des ambassadeurs que des ambassades. En effet, la nature et le « poids » de l'ambassade qualifie les ambassadeurs et, à son tour, l'effet que produit l'ambassadeur sur ses hôtes augmente ou encore peut diminuer l'impression que provoque une ambassade. Bien que copieux, –vu que l'auteur se vit forcé de rassembler une documentation énorme et très disparate– il devient très utile au chercheur, je dirais même une sorte de *compendium* absolument nécessaire sur l'ambassadeur médiéval en mission à Constantinople. L'auteur a souvent recours à des missions byzantines à l'étranger (cf. p.ex. p. 613) et quelquefois à la « petite histoire » et scrute le protocole byzantin dans tous les sens en vue de rassembler le plus de données possibles, ce qui fait que la plupart des fois la description constitue l'élément principal de l'ouvrage. Dû à un travail minutieux et « de longue haleine » –ceci peut être constaté un peu partout– je suis certain qu'il deviendra désormais un membre privilégié de la catégorie, dite des « grandes synthèses » où le matériel abonde. Il y a encore plus: il nous introduit avec une fine gentillesse scientifique

---

80. À corriger à la p. 734 l'accoutrement d'Isaac II en accoutrement d'Alexis III (ailleurs correctement, p. ex. p. 666).

au monde personnel des ambassadeurs médiévaux, voire leurs familles, leurs connaissances, leurs compétences, leur milieu en général, les interprètes, leurs routes et les trajets<sup>81</sup> et, comme il fallait s'y attendre, tous ces aspects convergent sur les ambassadeurs en tant que facteurs historiques. À retenir en plus que le passage d'une unité à une autre est effectué d'une façon bien délicate, et quelques longues descriptions ne doivent pas duper le lecteur, parce que souvent la description devient une analyse presque imperceptiblement; je trouve qu'il y a relativement peu de travaux sur le Moyen Âge qui ont pu traiter un tel nombre de sujets à la fois. Avec un livre d'une telle étendue et envergure on peut ne pas être d'accord sur un certain nombre de points (à noter aussi que l'orthographe de quelques termes grecs cités doit être corrigée), lui ajouter (bien rarement) tel ou tel détail ou penser que certaines choses devraient être complétées par de nouvelles données mais, quant à l'essentiel, la valeur de ce livre reste intacte en tant que « Trésor de connaissances » qui, contre vents et marées, gardera la réputation d'une bien solide base de départ pour les chercheurs de l'avenir. Le terrain est fort bien déblayé.

TÉLÉMAQUE C. LOUNGHIS  
Athenes

---

81. Les voies romaines n'étant pas réparées par les Byzantins qui, par surcroît, ne construisaient pas de routes (on ne dispose de mentions de sources là-dessus, sauf la *δημοσία στράτα τοῦ βασιλικοῦ δρόμου*, dans la Vie de Théodore de Sykeôn = éd. FESTUGIÈRE, [SubsHag] 1970, I, 3, ch. 3, 4, qui devait être abandonnée dès le VIIe siècle), il s'agirait plutôt des itinéraires usités. Quelques mentions très rares, telles celles de la p. 401, se référant à ce qui existait traditionnellement témoignent plutôt de la notion classique que respirent les sources byzantines que d'une réalité existante. Ceci est valable aussi pour les travaux de F. Hild, K. Belke et M. Restle où on ne peut relever un seul témoignage de construction de routes pendant la période mésobyzantine. La Bithynie pourrait constituer une exception (parlant plutôt de sentiers que de routes) vu sa position presque en face de Constantinople, plus le nombre des monastères sur son sol.

